Riquier, C. (2021). ***Archéologie de Bergson. Temps et métaphysique.*** **Paris : PUF, 582 p.**

Ce volume de la collection « Quadrige », d'abord publié en 2009 chez le même éditeur dans la collection « Épiméthée », est, rappelons-le, la version remaniée d'une thèse de doctorat effectuée sous la direction de Jean-Luc Marion, et soutenue en 2007 à l'université de Paris IV-Sorbonne. Par rapport à l'édition précédente, on constate quelques ajustements bibliographiques au niveau des notes de bas de page (car les Cours de Bergson au collège de France de 1901 à 1905 ont entre-temps été publiés, également aux PUF).

On sait que dans les années 2000-2010, les études bergsoniennes ont connu un nouvel essor sous la houlette de Frédéric Worms qui a dirigé une édition complète et abondamment annotée (par rapport à celle d'André Robinet) des *Œuvres* de Bergson aux PUF. On se souvient du slogan qui figurait à l'époque sur la couverture des différents volumes qui composaient cette nouvelle édition : « Le choc Bergson ».

Dans ce contexte d'un regain des études bergsoniennes, deux thèses de doctorat étaient particulièrement attendues, celle de C. Riquier qui s'appuyait sur des archives inédites du fonds Bergson détenu par la bibliothèque Jacques Doucet, et celle d'Élie During (soutenue elle aussi en 2007) qui portait sur une question épineuse : les rapports entre la philosophie de Bergson et les théories d'Einstein et d'Henri Poincaré. Ces travaux furent unanimement salués par les instances universitaires. Le travail de C. Riquier fut même doublement salué puisque *Archéologie de Bergson* reçut, en 2010, le Prix La Bruyère de l'Académie française.

Cela suffit-il à faire aujourd'hui de ce livre un « classique », comme l'indique le bandeau publicitaire de l'éditeur ? Disons que cela nous engage surtout à relire ce livre pour lui-même, en mettant entre parenthèses certains effets de mode et enjeux éditoriaux de la décennie antérieure.

Soulignons avant tout - car comme nous le verrons plus loin, cela n'a rien d'anecdotique - la qualité littéraire de l'ouvrage. De nombreuses formules, patiemment ciselées, rythment la progression de l'ensemble et concourent à clarifier certains aspects difficultueux de la philosophie bergsonienne : « Le concept est l'idole qui arrête le regard par sa clarté évidente et le comble à sa mesure » (p. 39) ; « nous ressaisissons en nous un absolu qui nous situe en lui » (p. 56) ; « tout fond et rien ne se fonde » (p. 70) ; « plus je recule sur fond de ma mémoire, plus l'avenir s'ouvre devant moi et moins je suis prisonnier de la matérialité du présent pur » (p. 424) ; « Il n'y a pas un mouvement de dissociation, mais une dissociation de mouvement » (p. 479) ; etc.

Ici ou là, on a même le sentiment que l'écrivain ou l'essayiste qui sommeille en C. Riquier prend le dessus sur le commentateur : « À prétendre être la première, la philosophie sera la dernière » (p. 101) ; « il n'y a de faux problèmes que parce qu'il y a de vraies questions » (p. 124) ; « le génie de Bergson est d'avoir cru n'en avoir pas » (p. 182) ; etc.

De là l'étrange magnétisme d'*Archéologie de Bergson*. Magnétisme qui ne tient pas tant à l'originalité des interprétations proposées qu'au style même du commentateur. C. Riquier semble en effet accomplir sous nos yeux un travail de *réécriture* du texte bergsonien qui, en tant que tel, excède, à ses risques et périls, les réquisits des travaux habituels d'exégèse

universitaire. Si le présent ouvrage est donc bien un outil indispensable pour comprendre Bergson, il l'est surtout parce qu'il nous donne à entendre, dans une prose nouvelle, en l'occurrence celle de C. Riquier, ce qui chez Bergson restait encore inaudible.

Vouloir traduire l'œuvre de Bergson *du français vers le français*, tout en avançant masqué, en ne prétendant que la commenter, telle est au fond l'ambition d'*Archéologie de Bergson* (demeurée inaperçue si l'on se réfère aux recensions de cet ouvrage au moment de sa parution). Ambition légitime - et non pas simple prétention - qui a pour but de rouvrir la lecture de l'œuvre bergsonienne en nous donnant à penser de nouveau son *illisibilité*. Se risquer à réécrire le texte bergsonien au lieu de s'en tenir à un énième commentaire paraphrastique, ce n'est pas, aux yeux de C. Riquier, enfreindre les règles de l'exégèse universitaire mais c'est, au contraire, prendre pleinement acte d'une illisibilité qui a été largement sous-estimée par les commentateurs. Obsédés par la question de l'incommunicabilité de l'intuition de la durée pure (cf. p. 167), ces derniers ont subrepticement assimilé l'œuvre de Bergson à un effort toujours recommencé pour retranscrire, de livre en livre, ladite intuition. Ce qui a radicalement faussé la lecture de l'ensemble, en laissant croire que l'illisibilité de certains passages difficultueux tenait seulement à l'impossibilité de dire ce qui était à dire. Si le propos de Bergson, habituellement si clair, devenait soudainement obscur, cela ne pouvait que s'expliquer ainsi. Le « hors-texte » de l'intuition perturbait la lettre bergsonienne, et il fallait en prendre son parti.

Or, le mérite de C. Riquier est justement de rejeter cette logique et de ne surtout pas renoncer à clarifier ce qui doit l'être, quitte à devoir réécrire - au risque de passer d'abord pour un iconoclaste - ce que Bergson lui-même n'a pas réussi à formuler.

Pour tenir ce cap, C. Riquier doit élaborer une stratégie complexe. La partie se joue, si l'on peut dire, en trois temps.

Il doit avant tout lever deux obstacles épistémologiques majeurs : d'une part, la croyance dans la limpidité de l'écriture de Bergson ; d'autre part, la réduction de la question de l'illisibilité de Bergson à la seule question du déchiffrement d'une intuition ineffable. Ce n'est donc pas un hasard s'il choisit de faire de la lecture de *L'évolution créatrice* le point de départ de sa relecture de l'ensemble de l'œuvre. Cet ouvrage de 1907 est en effet d'un accès difficile, ce qui permet de surmonter un premier obstacle épistémologique. En outre, partir de *L'évolution créatrice* et non pas de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, c'est tenir à l'écart le problème d'une incommunicabilité de l'intuition de la durée pure, et donc lever le deuxième obstacle épistémologique mentionné.

C. Riquier doit ensuite suggérer que sa volonté de réécrire certains passages obscurs n'a rien d'iconoclaste, et qu'elle tient compte, au contraire, de certaines formes de réécriture *déjà partiellement opérées par Bergson lui-même* dans les « Cours » qu'il a donnés au Collège de France ou au lycée Henri IV, mais aussi dans ses « Lettres » (par exemple à Höffding) ou « Entretiens » (notamment avec Jacques Chevalier). Il ne s'agirait donc pas de réécrire librement certains passages obscurs de Bergson (ce qui ne serait que pure présomption) mais de les rectifier en allant puiser, dans un *corpus* bergsonien élargi, certains matériaux jusqu'ici négligés ou mal employés. Approche interprétative d'autant plus crédible qu'il

n'existe pas chez Bergson, contrairement à ce qu'ont pu croire Sartre et Merleau-Ponty, de doctrine ou de système intangible mais seulement une méthode qui, si elle implique bien, comme le pense Deleuze, un usage réglé de l'intuition, ne se réduit toutefois pas à cela. C. Riquier souligne ainsi dans la première partie de son ouvrage que l'essentiel de l'apport de Bergson tient à la mise au point d'une méthode de déconstruction des systèmes métaphysiques qui n'a rien à envier aux démystifications postmodernes. Même si l'idée n'est pas nouvelle, la façon dont C. Riquier la reconquiert et se l'approprie, à partir d'une exploration à la fois phénoménologique et bachelardienne de tout un *imaginaire du fluide*, est remarquable ; cela n'a pas dû échapper aux membres du jury du Prix La Bruyère.

Enfin, C. Riquier doit montrer que sa relecture-réécriture porte ses fruits et apporte effectivement un supplément d'intelligibilité par rapport aux travaux antérieurs. C'est le but de la deuxième partie du livre (qui propose cette fois-ci un parcours chronologique, de l'*Essai* jusqu'aux *Deux sources de la morale et de la religion*), mais aussi de la Conclusion, de nous en convaincre. S'il n'est pas permis de rendre compte ici des multiples étapes de ce parcours (voir, par exemple, les remarques judicieuses sur « Le cartésianisme de Bergson », p. 311 et suivantes), l'idée directrice qui gouverne le propos nous paraît être la suivante : le bergsonisme serait une forme inédite (car non kantienne) de personnalisme qui, en un temps de déconstruction générale de toutes nos certitudes, pourrait, et ce sans risque d'anachronisme, prendre la relève du personnalisme d'Emmanuel Mounier.

Alain Panero, Université de Picardie Jules Verne (CAREF)